

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 32 (1894)
Heft: 3

Artikel: La femme de foyer
Autor: Adam, Juliette
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-194080>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 05.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

prendre la vie par le bon côté. Arrêté récemment par la police et la gendarmerie, il n'eut pas l'air trop déçu; et lorsqu'on le regarda fixement, en le comparant avec sa photographie faite avant son évasion, il dit à ces messieurs :

— Oui, oui, c'est bien moi; la photographie est bonne, allez!... Le temps de brosser un peu ma blouse et je suis à vous.

En chemin de fer, en route pour Lausanne, sa bonne humeur habituelle, son caractère communicatif, lui font dire tout ce qu'il ressent, tout ce qu'il pense :

— C'est dommage, il y avait là un joli magot. Vingt mille francs!... comme ça m'aurait remonté!... Que diantre cet employé est-il venu faire dans ce bureau, au lieu de fêter le Nouvel-An?

— C'est égal, nous vous tenons, cette fois, dit un des hommes qui l'accompagnaient, il y a assez longtemps que ça durait.

— Bah! réplique le prisonnier, je trouverai bien le moyen de me tirer de là encore une fois, et de faire une petite promenade l'été prochain. Vous verrez.

Et de raconter ses escapades avec une gaieté, une loquacité vraiment inouïes. C'est de lui-même qu'on apprit que, pendant que nos plus fins limiers de la police le cherchaient dans les environs de Lausanne, fouillaient les bois de jour et de nuit, le rusé se trouvait bien loin de là.

Il était à Lyon, vers lequel il s'était subitement acheminé et où il avait même obtenu un emploi.

« Nombre de fois, disait-il, dans mes heures de loisir, je suis allé prendre une consommation au *Café Suisse*, pour voir un peu les compatriotes, et là, jamais personne ne m'a regardé de travers; au contraire, j'étais le bienvenu. Mais ce qui m'intéressait le plus, dans cet établissement, c'était les journaux du pays, ceux de Lausanne tout particulièrement, au dire desquels j'étais toujours caché dans les bois du Jorat et toujours introuvable. Un jour, je lus même qu'on était enfin sur mes traces et que je ne tarderais pas à être pincé!... C'était rigolo! »

Cependant, comme les choses n'allaient pas tout à fait, là-bas, comme il l'entendait, Dubrit eut la velléité de rentrer au pays. Et il y est revenu; c'est là son tort, et c'est pourquoi il est maintenant entre quatre murs, en attendant des jours meilleurs.

Malgré cela, fermez bien vos portes, ce diable d'homme a tant de ressources, qu'il faut s'attendre à tout.

Bref, si toutes ces histoires sont vraies, avouez que nous avons affaire à un voleur aussi comique, aussi amusant que dangereux.

L. M.

A propos des prédictions de M. Falb.

Monsieur le rédacteur,

Ce n'est pas sans une certaine émotion que j'ai lu l'article que vous avez publié, dans votre numéro du 6 janvier, sur les prédictions de M. Falb. Après avoir compté sur la fin du monde, qui nous avait été annoncée, il y a quelques années, pour le 22 septembre 1904, à 11 heures 55 minutes du matin, il est dur de la voir avancée d'une pareille façon.

Avons-nous bien compris et faut-il décidément se préparer pour le 13 novembre 1899?... Je n'en serais qu'à moitié surprise, car, dès ma plus tendre enfance, les comètes m'ont inspiré une grande frayeur, et j'ai toujours pensé qu'il ne fallait pas trop s'y fier. La seule chose qui me rassure, c'est la difficulté qu'ont les astronomes à s'entendre sur la vraie date de l'événement fatal.

Il me semble cependant que ces messieurs devraient réfléchir avant de nous annoncer de pareilles calamités et penser un peu à ceux que de telles prédictions feront mourir de frayeur.

Quoique la chose se soit faite secrètement, afin de n'effrayer personne, on sait fort bien que lorsque la catastrophe nous fut annoncée pour l'année 1904, un grand comité international fut constitué, avec mission de s'occuper des précautions à prendre et d'essais à faire en vue de sauver notre monde.

Ce comité avait décidé qu'au moment où l'époque fatale approcherait, il serait envoyé des instructions à tous les peuples de la terre, sans oublier les païens et les anthropophages.

Ces instructions ne furent pas envoyées, le comité ayant été rassuré à temps par un célèbre astronome anglais, qui lui démontra l'inexactitude des calculs sur lesquels se basaient les prophètes de malheur. Mais voici quelles étaient les principales précautions recommandées :

N'allumer aucun feu, surtout sur les montagnes, au moins douze heures avant le moment de la rencontre; arrêter les fabriques, les bateaux à vapeur, les chemins de fer et les vélocipèdes, renoncer à la chasse, à la pipe, au cigare, et se procurer des gîtes abrités, par exemple des tunnels ou des cavernes, dans lesquels le choc se ferait moins vivement sentir.

Ceux qui ne pourraient trouver de bonnes retraites, devaient simplement se coucher sur le sol, de préférence au pied d'une colline ou d'une montagne.

Mais aujourd'hui voilà qu'un nouveau savant vient changer les choses et nous enlever notre sécurité. Comment faut-il penser à quitter la vie au milieu d'une pareille secousse? Quelles dispositions

vont être les nôtres pendant nos cinq dernières années?

Je vois cependant quelque chose de bon dans l'arrivée de la comète; c'est que probablement les hommes, pris de crainte, vont devenir meilleurs; on ne les verra plus chercher à se supplanter les uns les autres; il n'y aura plus de procès entre voisins, et on ne connaîtra plus l'égoïsme et l'envie.

Le caractère des dames va changer aussi; elles deviendront moins enchantées de leur personne; elles ne seront plus jalouses de celles qui ont plus d'esprit ou sont plus jolies qu'elles-mêmes; elles pourront se rencontrer à la fontaine ou prendre une tasse de thé ensemble sans lancer leurs flèches à quelque pauvrette, qui, heureusement, ne s'en porte pas plus mal.

Mais si l'espérance de voir l'humanité s'améliorer pendant les quelques années qui lui restent à vivre me donne un peu de courage pour m'avancer au-devant du cataclysme final, il y a une chose à laquelle je ne pense pas sans inquiétude: c'est à la lune. Je me demande si elle aussi disparaîtra avec nous ou si elle échappera au désastre. Ah! ma pauvre vieille lune, toi que j'aime tant, comment se faire à l'idée que tu passeras, sans ta compagne la terre, un nombre d'années infini! Pourrais-tu être condamnée à n'éclairer que le vide, le néant, après avoir vu tant d'amoureux te sourire, tant de poètes te chanter!...

Les siècles futurs verront peut-être un monde nouveau se former des débris du nôtre et donner la vie à d'autres créatures, mais ce n'est qu'une supposition, et en attendant le 13 novembre 1899, espérons qu'il se trouvera quelque savant pour nous renseigner sur le sort réservé à la lune pendant et après le jour où finira le monde!

Mme DESBOIS.

La femme de foyer

par Madame Juliette Adam.

Pour les femmes qui pensent, je crois le moment venu de réagir contre un courant qui leur fait trouver inférieurs les occupations, l'administration, l'entretien, l'économie de la maison, foyer de la famille.

L'intérieur pour la femme est un royaume, si petit ou si grand, si modeste ou si luxueux qu'il soit. Elle y règne et, mieux que cela, elle y gouverne. Le temps n'est plus où elle était enfermée par la loi, par la coutume, ou calfeutrée par l'opinion publique. Elle est libre de rentrer ou de sortir de son intérieur, et les mœurs nouvelles l'encouragent plutôt à s'en éloigner, dans une mesure que de toutes façons, je trouve exagérée.

La femme qui n'a pas d'intérieur me paraît retourner à la situation de la femme antique.

Les devoirs féminins d'économie, de soins, de travail, d'élegance sont de toutes les classes. Quelle différence dans les ressources et

dans la condition d'une ouvrière, d'une paysanne, amoureuses de leur intérieur, y conservant le peu d'heures dont elles disposent avec intelligence, avec ordre, ayant l'attrait du ménage propre et bien tenu, attristant, gardant, retenant l'homme auprès des enfants, le rendant fier de son *home vis-à-vis* de ses semblables moins bien partagés que lui ?

Pour une femme d'intérieur tout devient utile ou plutôt utilisable. Chez le peuple, l'aïsance s'accroît ; chez la bourgeoise qui a le goût de sa maison, la fortune s'augmente. La famille qui compte des femmes d'intérieur prend plaisir aux réunions et le bonheur naît, se continue et se conserve dans des milieux qui bénéficient de toutes les joies qu'apportent les deux grandes vertus de la société et de l'individu : l'utilisation des ressources et la stabilité des gouts.

Associée de l'époux, réalisant l'idéal de l'union conjugale, la femme de plus en plus doit prendre sa part du labeur commun, des responsabilités du compagnon de sa vie. Ses facultés ne sont point identiques à celles de l'homme, mais elles sont égales, parce qu'elles sont complémentaires et réalisent le beau mot social d'équivalence.

Soit associée, soit favorite, la femme doit choisir entre les deux termes, car c'est être favorite qu'être oisive à l'intérieur, qu'être inutile, et rien qu'un objet de luxe. La femme inutile n'est jamais une compagne, jamais une épouse ; elle est une maîtresse légitime, voilà tout !

Que dans la mesure de son intelligence, de son instruction, de son courage, la femme fasse de son intérieur un modèle, qu'elle s'y applique. Le peu de temps dont elle dispose dans toutes les situations qu'elle occupe, à travers toutes les exigences qui l'oppriment ou la sollicitent, qu'elle le consacre à l'ordre intérieur. Qu'elle embellisse le nid des enfants, la demeure de l'époux ; alors lui-même, à son tour, songera à consulter sur ses affaires celle qui sait ordonner et administrer.

La joie que donne un intérieur soigné, ayant toutes choses classées, retrouvables et utilisées, est plus complète qu'on ne croit pour tous les hommes, furent-ils désordonnés eux-mêmes. Il y a là une œuvre qui n'a rien d'inférieur, comme beaucoup de femmes se l'imaginent, et l'une de mes fiertés a toujours été d'être ce qu'on appelle en France une « femme de ménage ».

—————
Paris, le 15 janvier 1894.

Monsieur le rédacteur du *Conteur vaudois*, Lausanne.

Monsieur,

On me communique le n° 2 du *Conteur vaudois*, et je m'empresse de prier un de mes correspondants de Lausanne de vous faire lire les lettres échangées à propos du singe de Lutry.

Et, puisqu'aux légendes anciennes — dont on retrouve si difficilement l'explication — on se montre si empressé d'en ajouter une nouvelle, je me propose de faire déposer aux archives de Lutry une copie notariée, sur parchemin, de cette correspondance et de celle

échangée avec l'Etat vaudois à propos de la loi sur les petits oignons.

Les lecteurs du *Conteur vaudois* de 1894 pourront ainsi être plus facilement renseignés sur le singe de Lutry que ceux d'aujourd'hui et avec non moins d'intérêt.

Je serais bien ingrat si je ne vous recommandais de l'excellente réclame que vous faites au « Sunlight Soap » dans cette chronique.

J'en profiterai pour vous permettre de réparer une erreur qui s'est glissée dans ce même numéro du *Conteur*. Le moyen indiqué pour nettoyer le vernis des portes est dangereux.

Le « Sunlight Savon » étant absolument neutre et ne contenant ni potasse ni alcali à l'état libre, lave, sans risquer de les détériorer, les peintures les plus délicates.

Je vous enverrai donc une autre recette, que vous voudrez bien insérer comme annonce dans un de vos prochains numéros.

Veuillez agréer, Monsieur, l'assurance de ma haute considération.

F.-H. LAVANCHY-CLARKE.

La mère de Napoléon.

On sait qu'on donne actuellement au théâtre de la Porte-Saint-Martin, à Paris, une grande pièce en 6 actes et 50 tableaux, intitulée **Napoléon**, et au cours de laquelle on voit se dérouler toute l'épopée impériale. C'est à propos de ce spectacle, qui fait courir tout Paris depuis quelques semaines et qui vient de remettre en mémoire tout ce qui a trait à la vie du grand conquérant, que M. P. Ginisty raconte, dans le *XIX^e Siècle*, l'émouvante histoire qu'on va lire :

L'automne de 1819 commence. Dans le palais Falconière, à Rome, en une de ces vastes chambres où un feu ardent ne peut parvenir à chasser l'humidité des murailles trop hautes et longtemps délabrées, la mère de Napoléon est assise sur un canapé et, bien que sa vue se soit affaiblie, et que d'épais rideaux ne laissent pénétrer qu'un faible jour, elle file au fuseau, machinalement, selon son habitude. Elle a renvoyé sa lectrice, elle est seule, absorbée dans ses pensées douloureuses, songeant à l'exilé, qu'il ne lui a pas été permis de rejoindre, qu'elle sait malade, dont le docteur O'Meara, revenant de Sainte-Hélène, n'a pu lui cacher l'état inquiétant.

Elle songe à son abandon, là-bas, dans l'île funeste, au vide effroyable, maintenant, de l'existence de ce dominateur d'hommes, à la fièvre d'ennui qui le ronge. C'est depuis qu'il est tombé, le héros, qu'elle se sent deux fois mère. Les frères de Napoléon, ses sœurs, sa femme, tous ceux qui furent associés à sa prodigieuse fortune, l'ont tous plus ou moins trahi, ou se sont fait une autre existence. Elle, elle lui est pieusement fidèle. Pourquoi l'Europe n'a-t-elle point consenti à ce que, elle, la mère de toutes les douleurs, comme elle s'appelle, elle aille donner ses soins au captif ? Quels dangers y eût-il eu, pour les

souverains, à ce qu'une veille femme, si faible, à présent, comme elle est, assiste son fils sur le rocher où il s'éteint ? N'a-t-elle pas offert de partir seule, toute seule, malgré son âge, et y avait-il là une apparence de complot pour délivrer l'exilé ?

Dans les immenses corridors du palais, le vent s'engouffre et ses sifflements sinistres retentissent jusqu'à la chambre de Mme Loetitia. La vieille Corse a des frémissements soudains, et, dans cette plainte continue du vent, elle voit de redoutables présages.

Sur une table, près d'elle, traîne le brouillon d'une lettre. Elle l'a écrite, tout à l'heure, la destinant à l'empereur d'Autriche, en son français incorrect, qu'on devra corriger. Mais elle y a mis toute son âme : « Ne rendez point inutile la démarche d'une mère qui réclame contre la longue cruauté exercée contre son fils... L'empereur Napoléon est infirme, il n'est plus à redouter... Sire, je suis mère et la vie de mon fils m'est plus chère que ma propre vie... » Et ce mot de « mère » revient avec insistance, jaillit du cœur, jusque dans la dernière ligne qui précède sa signature : « Une mère affligée au-delà de toute expression. »

Mais cette lettre, l'enverra-t-elle ? A quoi bon ? N'en a-t-elle pas écrit déjà dix semblables, sans qu'elle ait pu éveiller la pitié de ces souverains, qui n'ont pas eu la victoire magnanime, qui semblent trembler encore au souvenir de leur ancien vainqueur ?... A quoi bon, en effet ? A ses suppliques, on n'a même pas répondu !

Et elle s'absorbe, plus profondément, dans sa poignante rêverie... Oh ! cette mort lente, ce supplice raffiné qu'ils ont imaginé pour son fils, cette fin misérable qu'on lui prépare ! Et dans sa fierté, c'est de cela surtout que se révolte la mère de Napoléon. Comment, après la chute du Titan, la terre tourne-t-elle encore ; comment le monde n'est-il pas arrêté ? Est-il possible que cette effroyable agonie se prolonge ainsi ?

Or, voici qu'on frappe à la porte, et ces petits coups trahissent l'agitation de celui qui se présente. Le chevalier Colonna, chambellan de Madame, paraît. Son trouble est extrême, il hésite à parler, il porte la main à son cou, entouré d'une haute cravate, comme s'il suffoquait.

Madame mère le regarde. Elle est si blême, d'habitude, qu'elle ne peut plus pâlir.

— Votre Altesse Impériale ne doit pas croire encore... Ce ne sont que des rumeurs qui courrent...

— Qu'est-ce donc ?

— Une lettre d'un marin, le capitaine Freyinet... Mais cela est impossible, il a dû être abusé !...

Ce chevalier Colonna rencontre les yeux de Madame, qui, par moment, retrouvent leur feu d'autrefois. Ils commandent le récit de la nouvelle, sans ménagements. La mère de Napoléon n'est-elle pas préparée au malheur, quel qu'il soit ?

Alors, le chevalier rapporte l'étrange bruit qui s'est répandu, auquel il hésite encore à ajouter foi. Une catastrophe inouïe... comme une protestation de la nature elle-même contre le lent martyr du héros déchu... Un tremblement de terre aurait déchiré l'île de Sainte-Hélène, qui se serait engloutie dans les flots, emportant dans l'abîme le héros avec la victoire.